

STIGMATES, LANGUE ET TRADITIONS

LA STIGMATISATION DE L'*EUSKARA* ET LE RENVERSEMENT DU STIGMATE DU XVIII^e SIÈCLE À LA FIN DU XXI^e SIÈCLE DANS LE PAYS BASQUE NORD

Amaia BIDART

Université de Tours

Mots-clefs : euskara, identité, signe diacritique, stigmat, tradition.

Résumé : Dans le Pays basque nord, la stigmatisation de la langue basque (euskara) et de ses locuteurs apparaît dès le XVII^e siècle avant de connaître une phase d'accélération avec le tournant républicain et industriel des XVIII^e et XIX^e siècles. Si l'intériorisation du stigmat conduit alors les Basques à se détacher progressivement de leur langue, ce processus entraîne également une perte de leurs traditions. Or, depuis les années 1980, on assiste à la fois à l'invention de nouvelles traditions et à la progressive renaissance d'anciennes traditions basques. La redécouverte et revalorisation de l'euskara accompagne ce phénomène et permet l'affirmation d'une identité différenciée en devenant un signe diacritique. Cependant, si on a longtemps fait de l'euskara un marqueur de l'identité basque, des tensions divisent aujourd'hui la communauté entre bascophones et non-bascophones sur la définition de cette identité. Cet article cherchera donc à établir dans quelles mesures le rétablissement du lien entre l'euskara et la communauté basque française à partir des années 1980 a permis à cette dernière de renouer avec sa culture et son identité après des siècles de stigmatisation.

Avec ses sept provinces situées à cheval entre la France et l'Espagne, entre la mer et la montagne, et sa réputation de terre à la fois religieuse et païenne, le Pays basque est caractérisé par sa position liminale. La question de l'usage de la langue basque, l'*euskara*, cristallise les incertitudes et les discordes, en particulier dans la partie française du Pays basque, l'*Ipparalde*¹, où le nombre de bascophones est bien moindre que dans la Communauté autonome basque (CAB). En 2016, 20,5% de la population parlait basque dans le Pays basque nord, contre 33,9% dans la CAB². Le faible taux de bascophones en *Ipparalde* est une conséquence de la stigmatisation³ de l'*euskara* ayant sévi en France à partir du XVII^e siècle, et particulièrement aux XVIII^e et XIX^e siècles – deux périodes marquant le passage à la modernité en France, initiée par l'avènement de la République et de la Révolution industrielle⁴. Cette stigmatisation a entraîné la diminution du nombre de locuteurs en rompant le lien entre la communauté et sa langue, et a donné lieu à une perte des traditions, ainsi qu'à l'apparition d'un flou autour de la définition de l'identité basque. En effet, langue et identité sont entremêlées au Pays basque, comme l'explique Thomas Pierre :

L'appartenance au groupe et au territoire passe traditionnellement par la langue. En effet, selon l'auto-désignation *Euskalduna*, traduit en langue française par le terme *Basque*, identité et langue sont confondues. *Euskalduna* est la contraction de *euskara* + *du* + *n* + *a* [...], « celui qui a la langue basque » [...]; de même *Euskal Herria*, le Pays basque dans son ensemble, est la contraction de *Euskara* + *Herria*, « le Pays de la langue basque. »⁵

À partir des années 1980, on assiste à une progressive reconquête de la langue, accompagnée de l'invention de nouvelles traditions ayant pour but de consolider la communauté en l'ancrant dans un héritage culturel à fonction identitaire. Les dynamiques que nous établissons entre les normes sociales, la communauté et l'identité placent notre approche socio-historique de la langue basque dans une perspective constructiviste et interactionniste. Cette démarche s'ancrage dans la lignée de celles proposées par de nombreux anthropologues et sociologues qui se penchent de nos jours sur la question, comme Thomas Pierre, Francis Jauréguiberry et Xabier Itçaina⁶. Des références aux concepts de stigmat/inversion du stigmat (Erving Goffman et Howard Becker⁷) et de frontière (Frederic Barth⁸), ainsi qu'à l'invention des traditions (Eric Hobsbawm⁹) viendront également nourrir l'analyse.

Il s'agit donc ici de comprendre dans quelles mesures le rétablissement du lien entre l'*euskara* et la communauté basque française à partir des années 1980 a permis à cette dernière de renouer avec sa culture et son identité après des siècles de stigmatisation. Dans un premier temps, nous aborderons la question de la perte des traditions par le biais de la stigmatisation de

1 L'*Ipparalde* est constitué de trois provinces : le Labourd, la Basse Navarre et la Soule.

2 Ministère de la Culture et de la Politique Linguistique, 2019, 16.

3 Cf. GOFFMAN, 1975.

4 CHARLE, 2011 : 17-32.

5 THOMAS, 2013 : 111.

6 JAURÉGUIBERRY, 2008 & ITÇAINA, 2010.

7 BECKER, 1963.

8 BARTH, 1969).

9 HOBSBAWM & RANGER, 2012.

l'*euskara*, puis nous évoquerons la redécouverte de la langue et la renaissance des traditions, avant de nous interroger sur la pérennité du capital social au sein de la communauté basque française restructurée.

La perte des traditions par le biais de la stigmatisation de la langue

Au début du XVII^e siècle, l'Inquisiteur Pierre de Lancre publie *Tableau de l'Inconstance des mauvais anges et démons* dans lequel il relate les persécutions auxquelles ont été soumis les Basques accusés de sorcellerie. Il y décrit l'arsenal policier et judiciaire mis en place pour réprimer et stigmatiser des habitants qu'il perçoit comme anormaux. Au travers de son compte-rendu, Lancre diabolise l'*euskara* et les traditions basques en les jugeant comme des pratiques déviantes. Selon Erving Goffman, la mise à l'index d'usages et comportements n'obéissant pas aux normes sociales dominantes est l'une des manifestations de la stigmatisation¹⁰. Par exemple, confronté à l'importance de la tradition de l'*etxe* (la maison basque comme centre à la fois de la cellule familiale et de la communauté), Lancre écrit :

Je ne veux oublier qu'en Labour les villageois et villageoises les plus gueux se font appeler sieurs et dames d'une telle maison, qui sont les maisons que chacun d'eux a en son village, quand ce ne serait qu'un parc à pourceaux. [...] Tout homme bien sensé tâche à perpétuer son nom, sa famille et sa maison, et au contraire ils ensevelissent leur nom et la mémoire de leur famille dans la ruine d'une méchante maison de village.¹¹

Ces propos mettent en exergue ce que Lancre interprète comme une frontière non seulement culturelle, mais aussi sociale et morale, séparant les Basques du reste des citoyens français¹² et qui justifie, selon lui, la discrimination et stigmatisation de cette communauté.

La stigmatisation se poursuit aux XVIII^e et XIX^e siècles : dans une optique d'uniformisation de la société, la France mène une politique de déstructuration des communautés régionales. Au même titre que d'autres langues régionales, la langue basque est stigmatisée, car assimilée au paysan inculte et superstitieux, là où le français est valorisé comme « la langue de la modernité et des Lumières en France »¹³. Ainsi, Philippe Vigier rappelle que « la Convention décrète qu'« il sera établi dans les dix jours un instituteur de langue française dans chaque commune des campagnes des départements [...] des Basses-Pyrénées (« le fanatisme parle basque ») »¹⁴. Datant de 1794, ce décret jette le discrédit sur les langues régionales, dont l'*euskara*, en leur ôtant toute forme de prestige et marginalise les locuteurs qui deviennent des réfractaires aux nouvelles normes morales et sociales portées par la République. Comme l'explique Émile Durkheim, l'école devient ainsi un nouvel espace social homogénéisateur où l'enfant apprend les valeurs et usages républicains, à commencer par la langue française¹⁵. À l'époque, les contrevenants au règlement peuvent porter la marque physique du stigmat :

10 GOFFMAN, 1975 : 13-32.

11 LANCRE, 1613 : 42.

12 Rattaché à la France depuis le XVI^e siècle, le Pays basque est encore considéré à l'époque comme un territoire hostile et ses habitants comme des individus aux mœurs étranges. Cf. ISSARTEL, 2020.

13 JAURÉGUIBERRY, 2008 : 2.

14 VIGIER, 1979 : 193.

15 CARDI, 2007.

dès le matin, l'instituteur, surprenant un enfant en train de parler en basque, lui donn[e] un symbole (un bâton, une boule, un tissu). Ordre [est] donné à cet enfant de se débarrasser du symbole en le donnant à un autre enfant à son tour surpris à parler en basque. Le dernier enfant porteur du symbole en fin de journée [est] puni, souvent de façon humiliante.¹⁶

La stigmatisation de l'*euskara* entraîne une perte de la transmission culturelle, ainsi que des ruptures générationnelles : puisque le discrédit est jeté sur la langue et les traditions, les parents et grands-parents ne les enseignent plus aux enfants et elles sont alors progressivement oubliées¹⁷.

Cette intériorisation du stigmat et abandon volontaire de la langue à partir des XVIII^e et XIX^e siècles¹⁸ a accéléré le processus de disparition du basque en *Ipparalde*, puisque les individus ont accepté l'idée selon laquelle survivre dans la nouvelle société française impliquait de renoncer à leur patois. En effet, avec l'irruption de la modernité et de l'industrialisation, la ville devient ce lieu attractif où les individus peuvent s'élever au-dessus de leur classe¹⁹, mais à condition qu'ils sachent s'exprimer en français. Selon Durkheim, cité par Cardi, l'école inculque aux enfants la volonté de se conformer à « l'homme idéal »²⁰, ici le citoyen capable d'obéir aux normes sociales et de s'exprimer en français. L'intériorisation du stigmat entourant l'*euskara* est donc à mettre en parallèle avec l'assimilation à la citoyenneté française. Dès lors, le nombre de bascophones n'a cessé de diminuer à mesure que la population a été incorporée à l'État-nation. En 2016, on comptait seulement 51 200 locuteurs bilingues en *Ipparalde*, alors qu'ils étaient 56 100 en 1996²¹ et 125 000 en 1876²².

La renaissance des traditions et la redécouverte de la langue

Si la perte de locuteurs a entraîné une disparition progressive des traditions, de nouvelles ont vu le jour pour aider le groupe à se ressouder. Pour Éric Hobsbawm, l'invention de nouvelles traditions correspond au besoin de légitimer des institutions et statuts sociaux, de créer une cohésion sociale, mais aussi à celui de transmettre des croyances et des valeurs²³. Ces trois fonctions peuvent entrer en résonance au sein d'une même tradition. Par exemple, les Fêtes de Bayonne, créées en 1932, permettaient, à l'origine, de mobiliser et rassembler la population autour de rituels n'impliquant pas nécessairement le recours à l'*euskara* (cohésion sociale), tout en faisant perdurer certaines pratiques locales, telles la pelote ou encore les danses comme la Mascarade ou le *Mutxiko* (transmission de croyances et valeurs). Si l'affluence touristique a aujourd'hui fait évoluer les Fêtes vers certaines pratiques plus commerciales (manèges, braderie...), les démonstrations de chants, musique, danses et sports traditionnels popularisent

16 JAUREGUIBERRY, 2008 : 4.

17 FRILET & RUSSÉ, 2021.

18 JAUREGUIBERRY, 2008: 2.

19 CARDI, 2007 : 22.

20 CARDI, 2007: 23.

21 Ministère de la culture et de la politique linguistique, 2019a : 20.

22 OYHARÇABAL, 1997 : 29.

23 HOBBSAWM & RANGER (dir.), 2012 : 9.

ces pratiques en mettant en avant les particularités basques (légitimation d'un statut différent). L'invention de ces nouvelles traditions permet donc à la communauté stigmatisée de retrouver une conception avantageuse d'elle-même en faisant de la fête un marqueur identitaire positif.

En réalité, le renversement du stigmat ne s'est réellement opéré que lorsque l'*euskara* est devenu un signe diacritique permettant l'affirmation et la revendication d'une identité basque. Ce renversement est survenu dans les années 1980 par l'intermédiaire de deux facteurs : l'éducation et l'adoption d'une posture altermondialiste²⁴. Ainsi, si l'école a été un agent de la stigmatisation et a joué un rôle dans l'acquisition de préjugés envers l'*euskara*, l'enseignement permet également aujourd'hui la redécouverte et la survie de cette langue régionale. Depuis les années 1980, des écoles privées, publiques, ainsi que des associations périscolaires (*ikastola*) proposent des enseignements bilingues pour les enfants scolarisés en primaire et secondaire²⁵. Francis Jauréguiberry révèle qu'en 2008, 30,7% des enfants en *Iparralde* « re[cevaient] au moins 50% de leur enseignement en langue basque »²⁶. Le succès de ces écoles bilingues permet d'augmenter sensiblement le nombre de locuteurs chez les 16-24 ans (environ 10% en 1996, contre environ 18% en 2016)²⁷ et ainsi de retrouver une forme de reproduction sociale. En effet, au-delà de permettre une résurgence de la langue, ces écoles sont des lieux identitaires où les enfants peuvent renouer avec les traditions (cours de pelote, découverte de la légende d'Olenzero le charbonnier, carnaval basque, etc.). La communauté traditionnelle perdue par la transmission de ce qu'Halbwachs nomme « les cadres sociaux de la mémoire », c'est-à-dire des figures, représentations ou événements qui constituent l'imaginaire collectif d'une communauté. L'enseignement de la mémoire collective renforce le sentiment d'appartenance de l'individu à la communauté, puisque pour Halbwachs, la mémoire individuelle prend racine dans la mémoire collective²⁸.

Par ailleurs, à partir des années 2000 et de la montée des mouvements altermondialistes, les traditions basques retrouvent un certain prestige, car face à la mondialisation et au néolibéralisme, les Basques font le choix de présenter leur culture comme un bastion résistant à l'uniformisation du monde²⁹. Certains stéréotypes associés à la culture basque sont réappropriés par la population et deviennent des marqueurs d'authenticité et de différenciation. Ainsi, le béret se transforme en un signe diacritique visuel, tandis que les Basques inversent le stigmat qui marquait leurs montagnes (lieux éloignés de la modernité, arriérés) en revendiquant leur attachement aux Pyrénées, qui deviennent ainsi des espaces emblématiques de la conservation des traditions³⁰. Le stéréotype des origines mystérieuses de l'*euskara* est lui aussi réinvesti, car il permet aux Basques de mettre en avant un statut « à part » en entourant leur langue d'un

24 Cf. WILLIAMS, 2008.

25 On observe le même phénomène en Bretagne avec la création d'écoles bilingues franco-bretonnes. Cf. CHAUFFIN, 2015.

26 JAURÉGUIBERRY, 2008 : 13.

27 Ministère de la Culture et de la Politique Linguistique, 2019 : 5.

28 HALBWACHS, 1925 : 206.

29 JAURÉGUIBERRY, 2008 : 9.

30 Cf. SAN SEBASTIÁN, 2007.

halo énigmatique³¹. Pour Frédéric Barth, la culture est dynamique et prend forme à partir de la frontière identitaire qui se crée par différenciation entre la communauté et ceux qui n'en font pas partie³². L'appropriation de certains stéréotypes comme signes diacritiques permet la mise en place d'une culture différenciée et d'une identité se revendiquant fièrement comme autre. La comparaison avec une identité mondialisée et uniformisée, ainsi que le recours à l'éducation permettent à la langue et la culture basque de retrouver un certain prestige.

Cependant, le renversement du stigmat et la revalorisation de la langue n'auraient pu être aussi efficaces sans la reconnaissance nationale et institutionnelle dont a bénéficié l'*euskara* en tant que langue régionale. Xabier Itçaina souligne que « l'institutionnalisation contribue d'ores et déjà à inverser le stigmat social longtemps associé à la langue »³³, puisque cela garantit son existence légale et institutionnelle. On peut notamment penser à la naissance en 2004 de l'Office public de la langue basque, créé avec l'aide de l'État, de la Région Pyrénées-Atlantiques et des élus locaux. Certains médias privés, tels que TVPI (chaîne de télévision avec des reportages en basque) ou encore Gure Irratia (radio émettant entièrement en basque) permettent également de diffuser l'*euskara* à l'échelle locale. L'étude menée en 2016 par le Ministère de la Culture et de la Politique Linguistique de la Communauté autonome basque révèle que « 75,1% des 16 ans et plus sont opposés à l'affirmation selon laquelle la langue basque est une langue à utiliser seulement en famille ou entre amis »³⁴. Au-delà de démontrer l'importance de la pratique quotidienne de l'*euskara* chez les bascophones, ce taux atteste du total renversement du stigmat : il n'est plus nécessaire de se cacher pour parler basque.

Langue et communauté restructurée : un capital social menacé ?

Paradoxalement, si la langue permet de rassembler les individus, elle a surtout longtemps divisé la communauté basque, notamment à cause de son lien avec le groupe terroriste Euskadi ta Askatasuna (ETA). Entre les années 1970 et la fin des années 2000, ETA multiplie les attentats et les revendications pour l'indépendance du Pays Basque, engendrant un climat de peur et de violence en France et en Espagne. Après le 11 septembre 2001, l'organisation est classée comme groupe terroriste et ses membres activement recherchés des deux côtés de la frontière franco-espagnole, donnant naissance à une nouvelle forme de stigmatisation. En effet, durant cette période, les Basques sont associés à la violence, surtout s'ils parlent l'*euskara*. Si la langue est un facteur identitaire essentiel pour faire partie de ETA, être bascophone n'entraîne pas nécessairement le soutien à la violence. Selon Howard Becker, face au stigmat, l'individu peut se détacher du groupe afin de vivre selon la norme ou continuer d'adhérer au groupe de façon plus ou moins ostentatoire³⁵. L'usage politique de la langue basque divise alors la société entre ceux qui souhaitent parler basque pour revendiquer une identité forte et indépendante (adhésion

31 PIERRE, 2013 : 109.

32 BARTH, 1969.

33 ITÇAINA, 2010 : 36.

34 Ministère de la culture et de la politique linguistique, 2019a : 261.

35 BECKER, 1963 : 38-39.

totale au groupe), ceux qui affirment leur identité tout en souhaitant s'assimiler à la société française (adhésion partielle) et d'autres qui, pour s'assimiler, refusent d'utiliser l'*euskara*, quitte à effacer toute trace de leur appartenance à la communauté basque (détachement)³⁶. Les différentes réactions face à la gestion du stigmat brisent la cohésion de la société et créent alors des dissensions en son sein.

Enfin, le capital social³⁷ de la communauté basque en *Ipparalde* est également divisé aujourd'hui à cause du flou qui entoure la notion d'identité basque. En effet, si avant le passage à la modernité, l'emploi de l'*euskara* était ce qui caractérisait le Basque, la disparition de l'usage de la langue au quotidien remet en cause une telle dénomination et crée des tensions entre bascophones et non-bascophones. Xabier Itçaina dévoile que, selon une enquête menée au début des années 2000, « 25% des bascophones se sont déjà sentis écartés pour avoir voulu parler en basque, alors que 20% des non-bascophones ont ressenti le même sentiment pour n'avoir pas su parler basque. »³⁸ On constate une ostracisation mutuelle menant à la création d'une frontière sociolinguistique au sein de la communauté. Cependant, ce phénomène n'est pas présent dans l'ensemble du Pays basque. Jérôme Tourbeux et Béatrice Valdes expliquent en effet que, contrairement aux Basques espagnols, les Basques français ont une conception essentialiste de leur identité, vision qui « serait partagée à la fois par ceux qui ne remplissent pas les critères requis pour devenir Basques [...] et par ceux qui les possèdent depuis la naissance. »³⁹ Cet essentialisme engendre la croyance selon laquelle on naît basque, on ne le devient pas. L'importance d'avoir des ancêtres basques et de pratiquer l'*euskara* est au cœur de cette conception essentialiste de l'identité. Itçaina révèle qu'en *Ipparalde*, 40% des sondés affirment que l'identité basque signifie parler basque (seulement 16% des sondés dans la Communauté autonome basque), 53% être né au Pays basque (contre 36% dans la CAB) et 31% avoir des ancêtres basques (contre 5% dans la CAB)⁴⁰. La communauté basque française est donc bel et bien fragmentée et son capital social fracturé entre des individus qui ne partagent pas la même conception de l'identité basque. En 2000, l'Organisation de Coopération et de Développement Économique (OCDE) définit le capital social comme « les réseaux et les normes, valeurs et convictions communes qui facilitent la coopération au sein des groupes ou entre eux. »⁴¹ La différence de perception identitaire dans la communauté basque entraîne un manque de coopération entre les individus, puisqu'ils ne partagent pas les mêmes « réseaux » (relations sociales), « valeurs et convictions » et donc ne visent pas les mêmes objectifs pour le groupe.

Ainsi, la dimension culturelle de l'*euskara* entraîne des conflits autour de son usage ou

36 PLUMAUZILLE & ROSSIGNEUX-MÉHEUST, 2014 : 226.

37 Il s'agit de la capacité que possède un individu à mobiliser ses relations et connaissances (professionnelles, amicales, familiales) dans sa vie quotidienne afin de surmonter des obstacles et de réaliser ses objectifs.

Dans le cas d'une communauté, le capital social permet aux individus de coopérer et de faire progresser et perdurer le groupe.

38 ITÇAINA, 2010 : 27.

39 TOURBEAUX & VALDES, 2014 : 88.

40 ITÇAINA, *Op. cit.* p.24.

41 Organisation de Coopération et de Développement Économiques, 2000 : 78.

au contraire de sa non-utilisation. Longtemps stigmatisée en *Iparralde*, voire interdite, la langue basque retrouve ses lettres de noblesse à partir des années 1980 sous l'impulsion d'initiatives locales, puis régionales cherchant à valoriser l'*euskara* et mettre en avant les particularités culturelles de la communauté, afin de s'opposer à une culture dominante perçue comme uniformisante. De nouvelles traditions sont inventées et la communauté retrouve peu à peu une estime d'elle-même. Cependant, ce nouvel équilibre demeure précaire puisqu'on observe une dichotomie entre d'un côté les tenants d'une indépendance totale du Pays basque et faisant un usage politique de l'*euskara* et de l'autre, les partisans d'une assimilation qui rejette la langue pour se différencier de l'image violente qui y est associée.

Si la comparaison entre l'Irlande et le Pays basque a souvent été faite (ETA et IRA, division de la communauté entre deux pays), on peut s'interroger sur le rapport à la langue qu'entretiennent ces deux communautés. En effet, si l'Irlande considère le gaélique irlandais (*Gaeilge*) comme l'une de ses deux langues officielles, les Irlandais s'en désintéressent progressivement, ne le considérant plus comme un signe diacritique essentiel à la définition de leur identité, là où au contraire les Basques semblent chercher de plus en plus à renforcer leur lien avec l'*euskara* afin de créer une frontière entre leur culture et la culture française.

Bibliographie :

- BARTH Frédéric (1969), *Ethnic Groups and Boundaries: The Social Organization of Culture Difference*, Londres, George Allen & Unwin.
- BECKER Howard (1963), *Outsiders: Studies in the Sociology of Deviance*, New York, The Free Press.
- CARDI François (janvier-mars 2007), « Durkheim, les paysans, l'école » *Revue française de pédagogie*, n°158, p.21-30.
- CHARLE Christophe (2011), *Discordance des temps : une brève histoire de la modernité*, Paris, Armand Colin.
- CHAUFFIN Fanny (2015), *Diwan, pédagogie et créativité : approche critique des relations entre pédagogie, créativité et revitalisation de la langue bretonne dans les écoles associatives immersives Diwan* (thèse de doctorat), Université de Rennes 2.
- FRILET Corinne et Axelle de Russé (20.10.2021), « L'« ikastola », école où l'on grandit en basque » *Le Monde*.
- GOFFMAN Erving (1975), *Stigmat. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Editions de Minuit.
- HALBWACHS Maurice (1925), *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HOBBSAWN Éric et Terence Ranger (dir.) (2012), *L'Invention de la tradition*, Paris, Editions Amsterdam.
- ISSARTEL Thierry (septembre 2020), « 'Aux confins du Royaume' : l'État moderne, la société basque et la sorcellerie au travers du regard de Pierre de Lancre » *Les carnets de l'IGLB*, p.53-73.
- ITÇAINA Xabier (automne-hiver 2010), « Appartenances linguistiques, identités collectives et pratiques culturelles en Pays Basque » *Cultures & Conflits*, n°79-80, p.19-36.
- JAUREGUIBERRY Francis (janvier 2008), « La langue basque en France : du stigmat au désir » *HAL*, p.1-21.
- LANCRE Pierre (de) (1613), *Tableau de l'Inconstance des mauvais anges et démons*, Paris, Nicolas Buon.
- Ministère de la culture et de la politique linguistique (2019), *Résultats de la VI^e enquête sociolinguistique*, Vitoria-Gasteiz, Service Central des Publications du Gouvernement Basque.
- (2019a), *VI^e Enquête Sociolinguistique*, Vitoria-Gasteiz, Service Central des Publications du Gouvernement Basque.
- Organisation de coopération et de développement économiques (2000), *Le Capital humain et social dans un processus de croissance et de développement durable*, Paris, OCDE.
- OYHARÇABAL Bernard (février 1997), « La situation de la langue basque en Pays Basque Nord » *Lapurdum*, n°2, p.29-43.
- PIERRE Thomas (mars 2013), « L'Officialisation de la langue basque en France : du droit à la différence au droit à l'égalité ? » *Langage et société*, n°145, p.103-119.
- PLUMAUZILLE Clyde et Mathilde ROSSIGNEUX-MÉHEUST (janvier 2014), « Le stigmat ou "la différence comme catégorie utile d'analyse historique" » », *Hypothèses*, n°17, p.215-228.
- SAN SEBASTIAN Koldo (2007), *Les Basques, peuple de la montagne : histoire, légendes et traditions*, Saint-Sébastien, Elkar.
- TOURBEAUX Jérôme et Béatrice VALDES (mai 2014), « Langue et constructions identitaires au Pays Basque » *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°205, p.72-89.
- VIGIER Philippe (1979), « Diffusion d'une langue nationale et résistance des patois en France

au XIXe siècle » *Romantisme*, n°25-26, p.191-208.

WILLIAMS Gwyn (mars 2008), « *Cultivating Autonomy: Power, Resistance and the French Alterglobalization Movement* » *Critique of Anthropology*, vol.28, p. 63-86.